

[La musique nègre. Introduction]

Stephen CHAUVET (*Musique nègre. Considérations, technique, instruments de musique, recueil de 118 airs notés*, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1929, p. 9-10)

France

Stephen-Charles Chauvet, dit Stephen Chauvet (1885-1950) est un médecin passionné d'arts traditionnels africains et océaniques dont il devient un collectionneur avisé. Il est l'auteur de plusieurs centaines d'articles de médecine et également de plusieurs livres reflétant un très grand éclectisme (voir un échantillon dans la bibliographie). Ce texte est le court chapitre introductif d'un essai consacré entièrement aux musiques d'Afrique, comprenant notamment cent dix-huit transcriptions par divers auteurs (dont André Gide, Charles Joyeux¹ et Carl Samuels Myers²). À la lecture de la table des matières et de sa bibliographie, on est frappé par la culture ethnographique et, si l'on ne craignait un anachronisme, ethnomusicologique, d'un auteur dont ce n'est pas la profession. Le docteur Chauvet connaît en effet l'essentiel de la bibliographie spécialisée disponible à son époque (on ne citera que Erich von Hornbostel, Curt Sachs et Carl Stumpf). La démarche générale et le texte présenté ici sont particulièrement intéressants, se situant en complète opposition à la démarche d'André Schaeffner et d'André Cœuroy dans leur livre fondateur *Le Jazz* (qui n'est d'ailleurs pas cité et peut-être inconnu du docteur Chauvet ; on ne pourra que supputer une possible allusion dans le deuxième paragraphe). En effet, là où Schaeffner et Cœuroy (mais surtout le premier) cherchent à raccorder ce qu'ils considèrent comme du jazz à des origines africaines, au prix de contorsions paraissant aujourd'hui très problématiques, Stephen Chauvet s'emploie à montrer que, tout au contraire, la nouvelle musique ne

¹ Charles Joyeux (1881-1966) est un médecin français, spécialiste de parasitologie. En 1912, il part pour ce qui s'appelle à cette époque l'Afrique-Occidentale Française et y exerce la médecine de brousse. Il publie plusieurs études sur les musiques de Haute-Guinée, aujourd'hui l'une des régions de la République de Guinée.

² Charles Samuel Meyers (1873-1946) est un psychologue britannique. En 1898, il fait partie de la *Cambridge Anthropological Expedition* en Océanie. Il y étudie des musiques traditionnelles locales, notamment à Bornéo où il se concentre sur les aspects rythmiques. Il est l'auteur de plusieurs articles sur diverses musiques traditionnelles (voir bibliographie).

révèle aucun lien avec les musiques traditionnelles africaines, ce sur quoi on est tenté aujourd'hui de lui donner raison. En effet, le racialisme dominant de l'époque tend à retenir la couleur de peau sans s'occuper des diverses cultures. Dans cette vision, les Africains, les Afro-Américains, les Antillais, les descendants d'esclaves brésiliens sont tous indistinctement des Noirs. Le jazz est donc perçu majoritairement comme une musique « nègre » sans voir le plus souvent qu'elle est d'origine nord-américaine et seulement secondairement africaine du fait de l'origine des esclaves déportés, ancêtres des musiciens afro-américains qui ont créé cette musique plus de trente ans après la déclaration d'émancipation et plus encore après la déportation des derniers esclaves nés sur le sol africain. L'ouvrage, dont l'extrait présenté ici se concentre sur la musique des « nègres d'Afrique » (l'auteur mentionne aussi, à la page 3, les « nègres d'Océanie » en Nouvelle-Guinée et îles de l'Amirauté) se veut une tentative de « synthèse provisoire des documents éparpillés, par bribes, de-ci, de-là, afin d'en éviter la disparition » (p. 11). On est également frappé par le caractère visionnaire de certaines intuitions exprimées ici. L'auteur montre sa conscience du problème que rencontreront les ethnomusicologues dans la transcription de musiques répondant à des systèmes musicaux différents de celui pour lequel a été élaboré le système de notation de la musique européenne. Ce qui l'amène tout naturellement à considérer que le meilleur outil, pour la description aussi bien que pour la conservation est la phonographie. Enfin, et surtout, le docteur Chauvet valorise la musique des natifs, victimes d'un « mépris ridicule et profondément injuste », jugée primitive par l'immense majorité des observateurs, et la met en parallèle avec « l'influence, dissolvante, de la civilisation, frelatée que les Européens introduisent ». Il ne s'agit rien de moins qu'une dénonciation du colonialisme qui ne dit pas son nom.

[...] Que sait-on de la musique des nègres d'Afrique ? Tout d'abord, une distinction préliminaire s'impose.

Nombreux sont, en effet, ceux qui, quand il est question de musique nègre, évoquent immédiatement les accords turbulents, et quelque peu cacophoniques du Jazz-band. Or, il n'y a rien de moins spécifiquement nègre, rien qui ressemble moins à de la musique nègre véritable, c'est-à-dire à de la musique nègre d'Afrique, que le Jazz. Ce n'est pas le lieu d'expliquer ici son origine ; il suffit d'affirmer qu'elle ne vient pas d'Afrique. On ne peut d'ailleurs lui trouver qu'un seul point commun, non pas avec la véritable musique africaine, mais avec ce que les Européens appellent « les tam-tams »³, c'est le soin avec lequel elle précise le rythme qui commande les évolutions des danseurs.

³ Terme couramment utilisé pour désigner divers membranophones d'origines très variables (darbouka, djembé, etc.). Toutefois, l'organologie retient ce vocable pour un idiophone suspendu et frappé par un maillet utilisé dans la musique orientale, semblable au gong mais de hauteur indéterminée.

Ceci dit, comme il n'existe, actuellement, aucune étude d'ensemble sur la musique nègre, étudions les pauvres documents que nous avons et qui consistent en quelques brèves allusions ou remarques, disséminées dans les récits de quelques explorateurs, voyageurs ou missionnaires.

Cette documentation est pauvre pour plusieurs raisons. Tout d'abord parce que, parmi les coloniaux, l'immense majorité d'entre eux a professé, malheureusement, pour la musique (comme pour l'art nègre), un mépris ridicule et profondément injuste ; ils s'en sont désintéressés complètement, et, par conséquent, n'ont rien étudié ni rapporté.

D'autres, au contraire, en ont compris le charme, ou, tout au moins, ont aperçu l'intérêt de cette question ; mais il leur manquait la compétence nécessaire pour transcrire les airs qu'ils avaient entendus.

Enfin, ceux (fort rares), qui, séduits par certains airs nègres et ayant quelque culture musicale, ont voulu les noter, ont été fort embarrassés pour traduire, en notre langage musical, des airs qui impliquent une gamme différente de la nôtre, ainsi que nous le verrons plus loin. C'est qu'en effet, pour recueillir des airs nègres, il faut avoir la possibilité de les enregistrer sur des cylindres, afin de pouvoir, par la suite, les étudier facilement et posément, avec la faculté de les répéter. C'est pourquoi il serait infiniment désirable qu'il soit entrepris, sur la musique nègre, une véritable enquête systématique, chez toutes les peuplades africaines, enquête menée par des enquêteurs non seulement compétents, mais aussi munis d'appareils enregistreurs { *Note de l'auteur* : C'est ce qui a été fait par le docteur C. S. Myers pour les chants de Aki-Kuyu, que l'on trouvera ci-après ; et par Ch. Joyeux pour les chants de la Haute-Guinée française. }⁴. Cette étude, d'un intérêt considérable, présente, d'ailleurs, un caractère d'urgence, car, sous l'influence, dissolvante, de la civilisation frelatée que les Européens introduisent, progressivement, jusqu'au centre de l'Afrique, la musique nègre ne tardera pas à s'abâtardir, puis à disparaître, comme disparaissent déjà les tatouages et les vêtements autochtones, et comme ont déjà dégénéré, en l'espace de quelques années, les belles techniques traditionnelles de l'art nègre { *Note de l'auteur* : Ch. Joyeux, dans l'étude signalée ci-dessus, a jeté, lui aussi, le même cri d'alarme. Parlant de la musique exécutée à l'occasion de la

⁴ Voir la bibliographie.

circoncision, du mariage, de la mort, de la guerre et du culte fétichiste, musique qui est la plus intéressante au point de vue ethnographique et musical, il a écrit : « Pour des raisons que je disais tout à l'heure, elle tend à disparaître et l'on aura énormément de peine à l'étudier d'ici quelques années ». Ces raisons sont : la disparition des anciennes coutumes ; celle du culte fétichiste devant l'islamisme et la religion chrétienne ; et, enfin, le métissage de la musique nègre par la musique européenne. }.

Bibliographie

- Chauvet, Stephen (1921), *Coutances et ses environs. Guide historique, descriptif et illustré de la ville, de la cathédrale, des vieilles églises et des monuments historiques*, Paris, Édouard Champion (réédition Paris, Hachette/BnF, 2022).
- Chauvet, Stephen (1924), *Initiation à l'art d'être maman*, Paris, Maloine.
- Chauvet, Stephen (1930), *Les arts indigènes de la Nouvelle-Guinée*, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales.
- Chauvet, Stephen (1933), *Musique et chants nègres*, Paris, Visages du Monde.
- Chauvet, Stephen (1933 [?]), *L'art funéraire au Gabon*, Paris, Maloine.
- Chauvet, Stephen (1935), *L'île de Pâques et ses mystères. La première étude réunissant tous les documents connus sur cette île mystérieuse*, Paris, TEL.
- Chauvet, Stephen (1936), *La médecine chez les peuples primitifs (préhistoriques et contemporains)*, Paris, Maloine.
- Chauvet, Stephen (1950), *La céramique bas normande ancienne*, Mortain, Mortainais.
- Joyeux, Charles (1910), « Notes sur quelques manifestations musicales observées en Haute-Guinée », *La Revue musicale*, vol. 10, n° 2, 15 janvier 1910, p. 49-58.
- Joyeux, Charles (1924), « Étude sur quelques manifestations musicales observées en Haute-Guinée Française », *Revue d'ethnographie et des traditions populaires*, vol. 5, n° 18, p. 170-212.
- Myers, Charles Samuels (1905), « A Study of Rhythm in Primitive Music », *British Journal of Psychology*, vol. 1, n° 4, p. 397-406.
- Myers, Charles Samuels (1905), « The Ethnological Study of Music », dans *Anthropological Essays presented to E. B. Tylor*, Oxford, Clarendon Press, p. 225-235.
- Myers, Charles Samuels (1907), « Traces of African Melody in Jamaica », dans *Jamaican Song and Story*, London, David Nutt for the Folk Lore Society, p. 27.
- Myers, Charles Samuels (1913), « The Beginnings of Music », dans *Essays presented to William Ridgeway*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 560-565.
- Schaeffner, André, et André Cœuroy (1926), *Le Jazz*, Paris, Claude Aveline.